

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 18

Artikel: La dernière cartouche
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190382>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La dernière cartouche.

Nous lisions l'autre jour qu'une manifestation boulangiste venait d'avoir lieu à l'Alcazar du Havre, lors de la représentation, en tableau vivant, de la belle toile du peintre Neuville, exposé au salon de 1873, sous le titre : *La dernière cartouche*. Ceci nous donna l'idée de recueillir quelques détails sur ce tableau, qui reproduit d'une manière saisissante un des plus émouvants épisodes de la guerre de 1870, et qui valut au célèbre artiste la croix de la Légion d'honneur. Ces détails intéresseront d'autant plus que l'œuvre de Neuville, reproduite par la lithographie, est très répandue.

Donnons un coup d'œil sur cette toile qui a eu un si grand succès patriotique en France : Dans une maison cernée par l'ennemi, quelques soldats épuisent leur giberne et se voient arrivés au dernier coup de feu. Un obus a percé le plafond. La mitraille troue les matelas dressés devant les fenêtres. On ne ramasse plus les camarades blessés. Les officiers n'ont plus d'ordre à donner, et réservent leur dernier coup de revolver pour le moment où l'on va se rencontrer corps à corps dans les escaliers. La scène est réellement poignante. Elle a été sentie par un artiste nerveux et ému.

Un mot maintenant sur les événements qui ont inspiré M. Neuville. — Pendant la guerre de 1870, un moment bien pénible arriva où, à bout de munitions, quelques bataillons se virent contraints de cesser le feu. Voici le récit d'un de ces épisodes, concernant le 3^{me} bataillon du 3^{me} régiment de marche, publié, il y a quelques années par le journal le *Temps*.

Vers 1 heure de l'après-midi, tout était fini, l'armée, conduite de Châlons dans l'entonnoir de Sedan, était rejetée sur la ville, et les troupes débandées encombraient la place trop étroite. Une charge de cavalerie avait été tentée en vain ; le général Margueritte était mortellement blessé et le cercle de fer et de feu se rétrécissait autour de nos troupes avec une effroyable rapidité. Les obus pleuvaient comme sur une ville assiégée et, selon l'expression d'un témoin oculaire, « les troupes allemandes étaient lasses de tirer à coup sûr et de remporter une aussi facile victoire. »

Sur les contreforts du plateau d'Illy, où le général de Gallifet réunissait les escadrons épars et décimés de la division Margueritte, le 3^{me} bataillon du 3^{me} régiment de marche reculait lentement. De ce côté, point de désordre ; les sections marchaient en observant l'alignement « comme à la parade ». Si bien que le général d'Abadie d'Aydren, venant à passer, s'écria : « Qui commande ce beau bataillon ? » Cri suprême d'un vrai soldat ! Le commandant Moch s'approche, et demande au général : « Où puis-je employer les cartouches qui me restent ? » — « Sur la droite », répond le général. Et les soldats, électrisés, défilent devant le général comme au Champ-de-Mars.

Au bas du plateau, les fuyards affluent ; mais six ou sept cents hommes, entraînés par le général de Wimpffen, franchissent les remparts, mettent la baïonnette au canon et vont droit devant eux, vers l'inconnu, peut-être vers la mort, peut-être aussi vers la délivrance ! La victoire, il n'y faut plus songer ! Le 3^e bataillon suit ce mouvement ; il part, en colonne, par demi-section ; à cette heure, où l'on sent passer la mort, la théorie ne souffre pas une atteinte ; les règlements sont strictement

observés, même sous l'écrasement des obus, qui pleuvent, dru comme grêle. On arrive au parc Philippoteaux et la lutte recommence. Partout ailleurs, le feu est éteint ; le drapeau blanc va paraître, on ne l'apercevra pas d'ici. On couche les blessés dans des maisons du village de Balan ; point de drapeaux de Genève ; aussi les toits de ces ambulances sont-ils criblés de projectiles et menacent-ils ruine. Qu'importe ! les soldats du 3^e bataillon usent leurs « dernières cartouches ». A 5 heures et demie, le silence se fait autour d'eux. Est-ce le bruit du canon qui s'éloigne ? L'ennemi est-il obligé de battre en retraite ? Hélas ! l'armistice était signé ! A 6 heures et demie, le 3^e bataillon rentrait à Sedan, emmenant ses blessés et deux mitrailleuses qu'il avait chèrement disputées aux éclaireurs bavarois.

A propos d'un duel.

La mort d'un peintre de talent, Félix Dupuis, tué dimanche matin, dans une rencontre au Bois de Boulogne, provoquée par une querelle futile, a fait à Paris, une pénible impression. Une des toiles de l'artiste regretté, inspirée du *Lac de Lamartine*, et actuellement exposée, a été surmontée d'un nœud de crêpe, hommage rendu à la mémoire de Félix Dupuis par le comité du Salon.

Ce triste drame nous a remis en mémoire, quelques lignes de Henri Aimel, sur le duel, que nous avions classées, il y a quelques années, dans nos papiers, tant elles nous avaient frappé par leur énergie et leur bon sens. Les voici :

« L'honneur est satisfait !... Telle est la conclusion du duel.

Eh bien ! je dis que cet honneur-là est lâche ; que cet honneur-là est bête ; que cet honneur-là est le plus infâme, le plus stupide des préjugés.

Le duel, cette vieille forme barbare du jugement de Dieu, ne se conçoit à peine encore que dans certains cas, graves et rares, où il s'agit de vider un de ces outrages que la justice ordinaire est impuissante à réparer.

Mais, pour un oui ou pour un non, pour une dispute en l'air, pour moins que cela souvent, en manière de passe-temps ou de bravacherie, le duel n'est plus qu'une méprisable parodie, quand il n'a pas d'issue funeste ; et quand il y en a une, il est le plus inepte et le plus lâche des assassinats.

Quand donc les hommes de cœur, les honnêtes gens, auront-ils le courage — car il en faut — de rompre avec le préjugé idiot qui fait dépendre cette chose sainte, sacrée entre toutes — l'honneur — des hasards d'une rencontre au coin d'un bois ?

Du jour où l'on verra bien que le duel est une arme ridicule et faussée, avec laquelle le dernier des goujats tient dans sa main la vie d'un honnête homme, le duel, déshonoré, flétri, aura vécu. »

On discou ratà.

N'est pas bailli à tsacon dè savâi fèrè on discou dè sorta ; kâ n'est pas lo tot d'avâi dè la niaffe, faut onco avâi dâi résons et dâi bounès résons à derè, sein quiet on ne fâ qu'on barjaquâdzo dè buiandâirès. N'est pas lo tot non plie d'avâi prâo cabosse po trovâ dâi z'affèrès à derè, faut onco savâi cein